

LA COMPASSION, DE L'AFFECTION À L'ACTION

[Agata Zielinski](#)

S.E.R. | « Études »

2009/1 Tome 410 | pages 55 à 65

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.101.0055

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-etudes-2009-1-page-55.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

© S.E.R.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La compassion, de l'affection à l'action

AGATA ZIELINSKI

1. Etty Hillesum, *Une vie bouleversée*, Points Seuil, 1995, p. 246.

2. Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre* (SMCA), Seuil, 1991, p. 381.

3. SMCA, p. 382.

« ON voudrait être un baume versé sur tant de plaies.¹ » Le souhait ultime du journal d'Etty Hillesum nous arrive, par son existence même, comme un réconfort du fond de l'abîme. Au delà d'un constat sur l'existence du malheur, ce souhait témoigne à la fois d'une sensibilité à la souffrance et du souci d'y apporter soulagement. La compassion nous apparaît à travers ces quelques mots comme le souci d'autrui dans un monde blessé, comme un affect qui fait agir. Elle s'inscrit dans cette « dialectique de l'action et de l'affection », qui contribue, selon Ricoeur, à définir l'éthique². Si la compassion peut être comptée au registre des affects moraux, il faut s'interroger sur les conditions qui la font passer de l'émotion à l'action. En poursuivant la tâche d'une « phénoménologie du soi affecté par l'autre que soi³ », nous verrons que l'attitude éthique que fait apparaître la compassion est la *relation*.

Si la compassion est un affect, elle n'est pas simplement une passivité, elle est une *capacité qui révèle des capacités* : affect suscité par autrui, elle vise la relation, se met dans les actes. Cet affect nous met dans une proximité singulière avec la souffrance d'autrui – souffrance inatteignable. Dans

Enseigne la philosophie à l'Académie de Créteil. Bénévole à la Maison Médicale Jeanne Garnier (Soins palliatifs).

la ligne de Levinas, nous verrons que la compassion ne consiste pas tant à *sentir* ce que l'autre souffre, qu'à *répondre* à l'appel d'autrui souffrant. La compassion, ce n'est pas la larme à l'œil, c'est la responsabilité. Une responsabilité qui ne se laisse pas guider par l'émotion, mais *par autrui*. Cet affect qui se déploie en relation et en action devient engagement et promesse à l'égard d'autrui.

Etre affecté

La compassion est quelque chose qui nous arrive, malgré nous : événement affectif face à la souffrance de l'autre⁴. *Cette main affaiblie qui tâtonne indéfiniment, à l'aveugle, dans un geste qui s'épuise, s'amenuise, à la recherche du verre d'eau trop éloigné sur la table de nuit*. Je suis saisi, comme si s'inscrivait dans mes entrailles la distance soudain infinie entre la main et le verre, comme si cette impuissance là-bas réveillait ma propre impuissance, ici, en moi. Pourtant, je me précipite – oh, avec le plus de délicatesse possible – j'interroge sur le besoin d'aide, je pousse la table vers le lit, rapproche le verre de la main, accompagne éventuellement la main jusqu'aux lèvres. Je suis saisi, dans la chair, par l'impossibilité, l'incapacité ou la douleur qui s'expose dans la chair de l'autre. Je suis saisi, et ne peux faire autrement : je n'ai pas choisi ce bouleversement de mon trajet, de mes projets, cette mise à l'épreuve de mes bonnes intentions. Quelque chose entre dans le champ de vision, frappe l'oreille : accepter de se laisser détourner de son chemin d'assurance ou de puissance, voilà le chemin de la compassion. Quelque chose fait irruption et rupture, m'empêche de poursuivre sur ma lancée, impose un détour à mon itinéraire, m'arrête : c'est quelqu'un ! C'est une douleur à voir la douleur de l'autre. Ce saisissement que je n'ai pas cherché et qui s'impose à moi malgré moi : c'est ce que Levinas appelle la « passivité » du sujet face au « visage » d'autrui, qui peut aussi bien être la voix qui appelle ou qui gémit que le corps blessé ou grimaçant de douleur – autrui dans son dénuement. La compassion commence dans le fait d'être ainsi *exposé* à autrui. D'être exposé corps à corps, car c'est à ma vue, à mon oreille, à mes sens que se présente la détresse d'autrui. Affaire de corps, avant d'être une affaire de sentiment. L'affect commence dans le corps. Se dérober à autrui, c'est détourner le regard, se boucher les oreilles. Ne rien savoir du corps de

4. SMCA, p. 223 : « La souffrance n'est pas uniquement définie par la douleur physique, ni même la douleur mentale, mais par la diminution, voire la destruction de la capacité d'agir, du pouvoir-faire, ressenties comme une atteinte à l'intégrité du soi. »

l'autre, ne rien entendre de sa voix. Il y faut l'attention aux choses et le consentement au bouleversement – ce que Levinas nomme « non-indifférence ». Le pathos, le « pâtir avec » de la compassion est d'abord capacité à se laisser bouleverser, modifier par autrui, jusque dans le corps.

Notre existence est exposée – par cette aptitude à être affecté de douleur ou de plaisir – à autrui. L'entrée d'autrui dans le champ de mon existence en modifie la surface et le contour. Modification qui prend ici la teinte de la peine. Modification, subie par surprise, de mon état intérieur. Effet dont je ne suis pas la cause, la compassion surgit sur le fond de cette passivité : capacité à être affecté par l'autre. Pas de compassion sans cette vulnérabilité, sans ce sentiment brusque – insupportable, peut-être – d'impuissance. Mais cette impuissance n'est pas une défaite ou un échec – même si elle doit s'accompagner de l'aveu, fait à soi-même, que la toute-puissance ici n'a pas sa place (alors même que la tentation en est constante). Impuissance qui demande à être relayée par l'action : il s'agit bien de répondre à l'appel, d'inventer un mot, un geste qui voudraient soulager.

Mais avant de *savoir* quoi répondre ou quoi faire, la compassion gagne à se laisser instruire par cette impuissance, et la révolte qui peut l'accompagner. La passivité de la compassion consiste aussi en cela : *se laisser instruire* par les affects. S'il doit y avoir une « intelligence de la situation », c'est d'abord une intelligence affective : l'affect a un pouvoir de révélation de l'état du monde, et en particulier de l'intolérable souffrance d'autrui. L'impuissance elle-même se laisse instruire par la souffrance de l'autre. Car c'est bien à cette personne-ci qu'il s'agit de répondre, à sa souffrance singulière, et non à l'humanité en général. Autrui nous instruit. C'est dire que c'est en lui et non dans notre bonne volonté qu'est l'origine de la compassion. Je ne sais pas à l'avance ce que je vais répondre, comment je vais – ou non – pouvoir répondre : c'est l'autre qui dira, qui guidera ma maladresse, ajustera mes compétences.

La compassion paraît un mouvement spontané, surgissant en nous de façon involontaire, voire incontrôlable. Pourtant, elle n'est *pas uniquement subie* : l'émotion instantanée de la peine doit pouvoir être relayée par d'autres facul-

tés pour devenir une attitude de compassion. La peine ou la tristesse ressentie n'entrave pas la volonté. L'intensité de l'affect ne doit pas paralyser la réflexion ni l'action. Elle n'est pas non plus la mesure ou l'authentification de la compassion. Pourquoi ne pas évoquer une compassion « non sentie », dont le critère n'est pas l'émotion, mais le déplacement que cela fait faire au sujet : l'invention d'une attitude, la tentative d'un mot ou l'audace d'un geste – dans la responsabilité. C'est l'intensification de la relation, et non l'intensité (dont la mesure sera toujours égocentrique) de l'émotion qui ancre la compassion dans le réel. A ce titre, la compassion s'inscrit dans la durée, et non dans l'instant. Nul ne maîtrise ni ne mesure à l'avance les fruits de la relation qui s'engage là.

La compassion est un affect relationnel. Il a en autrui sa cause ; il est orienté vers autrui. Affect causé par autrui, affect orienté vers ou pour autrui, la compassion est à la fois *passivité* et *intentionnalité* : elle vise autrui, et autant que possible, elle vise en autrui ce qu'il a de meilleur. Le laissant se révéler, l'aidant à y croire lorsque l'estime de soi fait défaut. La compassion est une passivité qui nous met « avec » l'autre. De quelle façon ?

Asymétrie et reconnaissance

La compassion est « cet affect qui nous porte à partager les maux et les souffrances d'autrui⁵ ». Mais à quoi prend-on part en compatissant ? Se reconnaître comme semblables est le préalable d'une rencontre. Le degré initial de la reconnaissance dans la compassion est ce qui me porte à voir en l'autre souffrant mon semblable. C'est ce qui permet à l'autre de s'adresser à moi, d'acquiescer ou non à la relation. Cette similitude doit néanmoins préserver une différence radicale. Je ne puis prendre part directement à la souffrance de l'autre. Ma souffrance n'est pas identique à la sienne. Son vécu de souffrance n'est pas le mien. Je n'éprouverai pas sa souffrance – car je ne suis pas lui. Elle est inatteignable. La compassion exclut – et doit exclure – l'identification⁶. Elle consiste sans doute à *s'approcher* d'autrui et de sa souffrance, mais elle est aussi l'épreuve d'une *distance*, d'une séparation entre moi et l'autre. La tentation est cependant constante de croire connaître la souffrance d'autrui !

5. Myriam Revault d'Allonnes, *L'Homme compassionnel* (HC), Seuil, 2008, p. 7.

6. Cf. Jacques Derrida, *De la Grammatologie*, Minuit, 1969. A propos de Rousseau : « L'identification par intériorisation ne serait pas morale. Elle ne reconnaîtrait pas la souffrance comme souffrance de l'autre. Le respect de l'autre suppose donc une certaine non-identification. » (p. 270)

Ce « j'ai soif ! » repris, murmuré dans un souffle ou lancé dans un cri – répété alors que le verre a été tendu, l'eau versée entre les lèvres. La demande est insatiable, et la soif n'est pas que d'eau. Le besoin rassasié, quel manque se crie encore dans ces mots élémentaires ? Que sais-je de ce « j'ai soif » ? De la souffrance qui s'y masque et s'y révèle ? Je ne sais guère que la souffrance de ma propre impuissance à la saisir.

On confond parfois regard compassionnel et regard compréhensif sur la personne souffrante. « Je te comprends » serait alors le mot de la compassion. Confusion qui n'est pas sans risque. Se montrer « compréhensif » en ce sens peut être entendu comme une forme d'acquiescement à l'insupportable, un assentiment à la perte d'estime de soi : « Je te comprends, en effet, ta vie ne mérite pas d'être vécue. » Ce peut être une façon d'enfermer l'autre dans sa douleur, dans l'image qu'il a de lui-même, sans lui proposer de chemin pour retrouver l'estime de soi. Ce qui peut produire un choc en retour chez la personne souffrante : dans mon regard, elle se trouve dépréciée. Dans ma parole, elle entend que sa vie n'est pas « digne » d'être vécue. A identifier l'autre à sa souffrance, je risque de vouloir le supprimer au prétexte de supprimer sa souffrance – ou la mienne ! En voulant supprimer l'insupportable, on pourrait en venir à supprimer l'autre ! Distinguer sans cesse l'autre et l'insupportable est une ascèse qui fait partie de la compassion. La formule « Je te comprends » peut ainsi produire les effets inverses du bien qu'elle cherche à faire. « Moi aussi, à ta place... » : voilà un « Je » qui ne laisse plus exister en face de lui un « Tu » autonome ! Cette « compréhension » est en réalité une substitution réductrice : je crois me mettre à la place d'autrui. Or, je ne peux jamais être à sa place, ni m'identifier à lui. Nul ne peut saisir le « tout » d'un autre. Nul ne peut faire le tour d'une souffrance ni de ses ambivalences. La « compréhension » sera toujours en échec, toujours en retard d'une interprétation.

Il faut bien, cependant, parler de compréhension : mais c'est alors au sens de *l'effort d'intelligence* pour éclairer les tenants et les aboutissants de la situation, mettre au jour les causes et les effets possibles de la souffrance, évaluer les moyens d'y remédier. « Sentir, réfléchir et enfin juger.⁷ » Comprendre pour parler, comprendre pour agir. *Chercher à comprendre*. La compréhension est alors une activité (et non

7. HC, p. 37.

un acquiescement passif), qui ne consiste *pas s'identifier* à autrui, mais à *identifier* sa souffrance, le laisser la nommer, exprimer ce qui pèse, ce qui est désiré.

Si je ne peux « comprendre » autrui absolument, je lui dois en revanche de *reconnaître* ce qui lui est propre, et donc aussi sa souffrance. Il y aurait en effet un travers inverse consistant à amoindrir ou nier la souffrance : « ce n'est pas si grave », « il y a pire »... Rassurer, dénier, n'est pas compatir. Il s'agit bien de reconnaître la souffrance d'autrui comme telle, et de lui faire savoir qu'on l'a reconnue. Cette reconnaissance me permet de me distinguer d'autrui – évitant la confusion, elle permet aussi d'engager une relation *entre sujets*. Elle inaugure le chemin vers la sollicitude, « spontanéité bienveillante » qui reconnaît non seulement la souffrance mais aussi les capacités d'autrui ; non seulement les besoins, mais aussi le désir. Et s'il est bon parfois d'écrire des évidences, osons celle-ci : un être souffrant n'est pas que souffrant ; il ne se réduit pas à sa souffrance. Le voir aussi dans sa capacité de désirer, peut-être de se réjouir, et de persévérer dans l'existence – même si c'est une capacité blessée – là est la responsabilité de la compassion.

Ricœur définit la compassion comme faisant partie des « sentiments spontanément dirigés vers autrui » : « souhait de partager la peine d'autrui », elle s'oppose à la « simple pitié, où le soi jouit secrètement de se savoir épargné⁸ ». La visée intentionnelle est orientée *vers autrui*, et non tournée sur soi-même. Cette différence de visée recoupe la distinction classique entre compassion et pitié. Le sentiment de pitié aurait pour caractéristique le retour sur soi ou la projection de soi en l'autre, guidés par la crainte de souffrir. Effet de miroir : j'ai pitié dans la mesure où j'ai l'intuition que cette souffrance pourrait me toucher aussi – et c'est alors sur ma possible souffrance que je m'apitoie. La souffrance est alors représentée « par comparaison, comme notre souffrance non-présente, passée ou à venir⁹ ». Je mets la souffrance à distance, pour mieux m'en préserver ; je ressens et j'agis par crainte de *ma* souffrance¹⁰. Or, dans la compassion, ce n'est pas le versant de crainte qui domine ou nous anime, mais la bienveillance qui tourne vers autrui. Certes, je ne suis pas épargné par la souffrance : je souffre à *cause* de la souffrance de l'autre, et peut-être de l'impuissance à y remédier. Autrui

8. SMCA, p. 223-224.

9. J. Derrida, *op. cit.*, p. 270.

10. Comme en témoigne le vocabulaire utilisé par Rousseau, par exemple. Là où Ricœur parle de « souhait », Rousseau définit la pitié comme « répugnance innée à voir souffrir son semblable ».

11. Catherine Chalié, *La Persévérance du mal*, Cerf, 1987, p. 135.

souffre à cause de la maladie, ou de la perte d'un être cher, d'un échec... Sa souffrance et la mienne n'ont pas les mêmes causes, ni les mêmes effets pour chacun. Nous faisons l'expérience d'une *asymétrie* sur fond de ressemblance, « ma souffrance de voir l'autre souffrir ne me livrant jamais l'exacte mesure de ce qu'il ressent, lui, dans son mystère de personne¹¹ ».

12. SMCA, p. 225.

Si nous ne partageons pas la souffrance à l'identique, qu'avons-nous en commun dans la compassion ? – L'humaine *vulnérabilité*, exposition à la souffrance. Qui ne se sait vulnérable, comment compatirait-il ? La compassion suppose cette capacité à se laisser affecter qu'est la vulnérabilité. Et celui dont l'existence m'affecte est précisément celui dont la vulnérabilité est tout exposée. La reconnaissance de la vulnérabilité nous garde d'une compassion qui deviendrait l'exercice d'un « pouvoir sur » : d'un sujet agissant sur un sujet passif et pâtissant, d'un agent sur un patient. La vulnérabilité n'est pas ici une défaillance du sujet, mais une capacité paradoxale : celle de rencontrer autrui sans se tenir dans une position de surplomb, d'établir une certaine égalité dans l'asymétrie de la relation. « Dans le cas de la sympathie qui va de soi à l'autre, l'égalité n'est rétablie que par l'aveu partagé de la fragilité, et finalement de la mortalité¹² ». La compassion cherche cette égalité plutôt que l'exercice d'un pouvoir. L'asymétrie de la relation est ainsi bouleversée : la capacité de se laisser toucher par autrui et de lui offrir ma présence ou mon écoute est aussi, selon Ricœur, une capacité à recevoir de lui – et pas uniquement à lui donner sans retour. « Dans la sympathie vraie, le soi, dont la puissance d'agir est au départ plus grande que celle de son autre, se trouve affecté par tout ce que l'autre souffrant lui offre en retour. Car il procède de l'autre souffrant un donner qui n'est précisément plus puisé dans sa puissance d'agir et d'exister, mais dans sa faiblesse même¹³ ». La passivité de la compassion se fait accueil.

13. SMCA, p. 223.

La compassion se présente comme asymétrique, mais s'inscrit dans une dynamique de *reconnaissance mutuelle* – qui la distingue de la pitié. Elle vise la relation, dans la recherche patiente d'une juste distance. Elle est intersubjective, là où la pitié est unilatérale. Dans son mouvement, je considère l'autre comme un égal – comme un *sujet*, et non comme un *objet* de compassion. Il s'agit, fondamentalement, d'entrer en

relation. En effet, « pour pouvoir se reconnaître soi-même comme sujet, il faut être confirmé en ce sens par la relation intersubjective.¹⁴ » La compassion, en reconnaissant la souffrance d'autrui, lui offre de se sentir reconnu comme sujet. La visée intentionnelle de la compassion se laisse orienter par autrui ; elle n'est pas la projection de moi sur l'autre. La mesure de la compassion n'est pas en moi, mais en l'autre – puisque je ne puis comparer ma souffrance à la sienne. La compassion repose sur cette distance – parfois incommensurable – entre moi et autrui. Et pourtant, il faut bien s'approcher, au plus près, et oser viser une réciprocité dans l'échange. Vertu de l'« homme fragile », la compassion nous fait *tendre vers* autrui, et dans cette dimension intentionnelle se révèle *sollicitude*.

14. HC, p. 64-65.

Compassion et capacité

La compassion est révélation et reconnaissance mutuelles des capacités de l'homme agissant et de l'homme souffrant. Elle nous fait passer ensemble de la fragilité aux capacités. L'autre me fait mettre en œuvre des capacités qui sans lui resteraient à l'état de dispositions inaccomplies, il me révèle que je suis capable de *plus* que le sentiment d'impuissance qui me paralysait. Et le mouvement de la sollicitude révèle à autrui qu'il est *plus* que sa souffrance, plus que l'impuissance éprouvée : sujet désirant, sujet capable de sa propre vie. De quoi la compassion nous rend-elle capables ? Elle suscite l'action, ne se limitant pas à la passivité de l'émotion, ni à celle de la souffrance. Comment la compassion nous « dispose-t-elle à l'action¹⁵ » ? Elle rend capable d'un « je peux » qui n'est pas un « pouvoir sur ». Ce « je peux » est d'abord le pouvoir paradoxal pour l'homme agissant de se laisser affecter par autrui, nous l'avons vu. Davantage, il s'agit de se laisser *mouvoir* par autrui et vers lui. L'émotion initiale peut être amplifiée par l'indignation, et renforcée par le souhait que disparaisse la souffrance.

15. Cf. HC, p.23.

En me révélant mes capacités d'action, la souffrance d'autrui sort la compassion du seul bon sentiment. Si « c'est par des actes que la participation dans la souffrance trouve sa sincérité et sa profondeur¹⁶», il ne s'agit pas simplement de ressentir quelque chose de la peine de l'autre, mais bien de mettre en œuvre ce qui peut soulager sa souffrance et lui

16. Max Scheler, *Nature et formes de la sympathie*, Petite Bibliothèque Payot, 2003, p. 274.

17. HC, p.14.

redonner une estime de soi. La capacité d'agir s'enracine dans le souhait que cesse la souffrance d'autrui. La compassion doit donc se doubler d'une certaine compétence – celle du soin, par exemple, et des savoirs et savoir-faire qu'il implique pour soulager – pour faire cesser ou réduire la souffrance, en vue de « favoriser la capacité d'agir¹⁷ » de l'autre. Certes, cette capacité d'agir peut sembler minime, en cas d'invalidité ou de grande dépendance. Mais aussi infime soit-elle, elle est à valoriser, permettant à autrui de se recevoir et se percevoir comme sujet capable.

Il serait si simple et efficace de traverser le couloir en fauteuil pour se rendre dans le jardin. Mais il y a les quelques pas possibles – d'un côté le bras du kiné, de l'autre la bénévoles –, menus, hésitants... et le rire réjouit qui les accompagne !

18. SMCA, p. 223.

L'action de la compassion consiste aussi à laisser l'autre agir, à lui laisser l'initiative. Et ainsi ne pas le réduire à la passivité de sa souffrance, « à la condition de seulement recevoir¹⁸ ». Être attentif à toutes les manifestations du « je peux », solliciter le pouvoir faire, le pouvoir dire, le pouvoir décider – permettre à l'autre d'exister autrement que sur le seul mode de la souffrance. Le rendre à ses capacités – ne serait-ce que celle de dire la souffrance à qui est capable d'écouter – c'est lui permettre de sentir ou retrouver en lui le mouvement qui fait « persévérer dans l'existence », ce qui le lie à la vie, à la possibilité de la joie. Cela suppose une fine capacité d'attention. La compassion aiguise une vigilance bienveillante, ouvre l'oreille, repère toutes les ressources de celui qui se voit dénué de tout, pour leur permettre de devenir effectives. A l'inverse d'un « regard compassionnel » qui fige dans une « misère de position¹⁹ », elle apprend à découvrir et s'émerveiller des capacités inattendues d'autrui. Devenir capable d'accueillir, d'écouter et d'accompagner : cette attention bienveillante est la sollicitude. Dans son mouvement, la compassion peut aussi admirer et se réjouir de l'existence d'autrui !

19. HC, p. 64-65.

Toute tendue vers autrui lorsque la souffrance humilie, entame le lien social, lorsqu'« amis et compagnons se tiennent à distance », la sollicitude est le versant actif de la compassion. Elle procède du versant « passif » de la souffrance.

france éprouvée à la vue de la souffrance d'autrui, et du sentiment d'impuissance qui peut l'accompagner. Là où la souffrance isole, la compassion ouvre à la relation. La sollicitude est le mouvement qui consiste à s'approcher, à donner – de son temps, de son énergie, de son attention, de son savoir-faire... de soi-même ! – pour qu'autrui retrouve en soi la capacité de donner. En ne réduisant pas l'autre à sa souffrance, elle lui donne d'exister comme sujet. Les attitudes qu'invente la sollicitude signifient « Tu as du prix à mes yeux ». Le souhait qui l'anime est que l'autre trouve, par delà l'humiliation ou la dégradation, l'estime de soi, la conscience que la dignité lui demeure – s'il venait à en douter. Elle vise la réciprocité de l'échange.

Capables de dialogue, nous devenons l'un pour l'autre, l'un par l'autre, sujets d'interlocution. L'action fondamentale à laquelle dispose la compassion, c'est la relation : la compassion met en relation. Une émotion de peine ou de pitié qui ne nous tourne pas vers la personne, qui ne conduit pas à une parole, un regard ou un geste échangé n'est pas de la compassion : le sujet reste alors extérieur à autrui et centré sur soi-même – gardons pour cela le terme de pitié. La compassion ne se juge pas à la quantité de gestes effectués, mais à l'invisible qualité d'un échange établi. Si bien que, lorsque les pouvoirs de l'action se sont épuisés, lorsque je me heurte de nouveau à l'impuissance, reste encore la relation à offrir à l'autre – et à recevoir de lui. Et lorsque les signes s'en effacent, reste le désir que la relation soit encore possible. L'ultime de la compassion, c'est la relation.

La compassion inachevée

La compassion est une vertu de l'homme inachevé, fragile – conscient qu'il n'est pas tout-puissant. J'ai en commun avec l'autre la capacité de souffrir – la vulnérabilité – mais aussi la capacité d'agir et celle d'être en relation. La compassion nous met ensemble devant la vie et devant la mort. Si bien que dans le mouvement vers autrui qu'elle instaure, il n'y a pas d'un côté l'homme agissant, et de l'autre l'homme souffrant. Chacun des deux sujets de la relation est cet « homme agissant et souffrant » dont parle Ricœur²⁰. La compassion révèle que c'est la relation réciproque qui nous tient dans l'humain.

20. SMCA, p. 370.

Resterait à faire retentir encore l'affect qui souvent accompagne la compassion et la soutient dans ses combats : l'indignation. L'émotion est l'écho *en soi* de la souffrance de l'autre. La sollicitude est le mouvement qui me tourne *vers autrui*. L'indignation serait la dimension *sociale* de la compassion – qui nous expose non seulement à tel autre, mais aussi à la société tout entière, pour faire connaître ou réclamer les moyens d'écouter, accompagner, prendre soin jusqu'au bout. Versant de lutte de la sollicitude – pour que soit reconnue une dignité qui ne passe pas. Pour qu'avec l'estime de soi soit redonnée une place dans le monde commun.

Entre l'autre et moi, dans le monde commun, restera toujours quelque chose à dire, à faire, à offrir ou à recevoir. Il en va de la compassion d'être inachevée. Je ne puis jamais être certain d'avoir porté remède à autrui. D'avoir fini de soulager. D'avoir compris même le manque ou le désir. Engagé à répondre – responsable –, je ne répondrai pourtant jamais complètement. Peut-être, profondément, ne sommes-nous compatissants que lorsque nous ne le savons pas. Cette ignorance laisse exister autrui, laisse la place en soi pour une gratitude : être reconnaissant de l'existence de l'autre. En être consolé.

AGATA ZIELINSKI